



HAL
open science

Sur l'ouvrage co-dirigé par Aline Janquart-Thibault et Catherine Orsini-Saillet (dir.), Correspondances : de l'intime au public – culture hispanique, Binge, Editions Orbis Tertius, 2017. Collection Hispanística XX, n°34

Marie Salgues

► **To cite this version:**

Marie Salgues. Sur l'ouvrage co-dirigé par Aline Janquart-Thibault et Catherine Orsini-Saillet (dir.), Correspondances : de l'intime au public – culture hispanique, Binge, Editions Orbis Tertius, 2017. Collection Hispanística XX, n°34. Pandora : Revue d'études hispaniques, 2019, Nouvelles pratiques de la citation dans le monde hispanique et hispano-américain contemporain, 14/2018, pp.229-233. <hal-03862039>

HAL Id: hal-03862039

<https://hal.science/hal-03862039v1>

Submitted on 20 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Aline Janquart-Thibault et Catherine Orsini-Saillet (dir.), *Correspondances : de l'intime au public - culture hispanique*, Binge, Editions Orbis Tertius, 2017, 198p. Collection Hispanística XX, n° 34.

Parce qu'elle a longtemps été l'apanage des lettrés et supposait donc une certaine culture, la correspondance semble renvoyer, dans un premier temps, à une pratique du bien écrire qui, quand l'écrit se démocratise, produit ses manuels épistolaires pour encadrer un genre très codifié. En effet, correspondre n'est pas un acte à prendre à la légère, il faut se garder de commettre des impairs, ne pas froisser son interlocuteur ni déroger aux usages et ne pas risquer, non plus, de se dévoiler trop, ou mal. Les lettres, par delà le contenu qu'elles livrent, parlent de celui qui les rédige et le mettent en lumière. On pensa donc nécessaire de guider les nouveaux scripteurs. Pour la France, Cécile Dauphin a recensé l'existence de 195 de ces manuels, publiés entre 1830 et 1900¹. Il y a fort à parier qu'en Espagne le chiffre fut également élevé pour guider le novice, tel ce *Novísimo manual epistolar o colección completa de modelos de cartas, esquelas, memoriales, etc., para toda clase de asuntos y objetos* qui connaît en 1849 sa seconde édition. Rédigé par un certain Saura, il a pour but affiché d'être une « Obra escrita espresamente (*sic*) para aquellas personas que careciendo de la precisa instrucción, puedan con su ayuda y sin necesidad de confiar sus secretos a nadie, dirigirse (*sic*) a propios y estraños (*sic*) llenando los preceptos generales del buen lenguaje y de la cortesía »². En effet, ce sont ces lettres, celles qui livrent des parcelles d'une intimité précieuse, des secrets que les étrangers n'ont pas à connaître, qui semblent avoir forgé l'imaginaire de la correspondance jusqu'à l'occuper tout entier, alors même que, comme le fait remarquer R. Chartier, ce type de lettres, par rapport aux courriers commerciaux, officiels, diplomatiques, etc., ne représente que la partie congrue de la vaste production épistolaire. Ainsi, « [m]ême si elles comptent peu dans la totalité du courrier qui circule, les missives qui sont aveu d'âme à âme, partage du plus secret de l'être, deviennent emblématiques pour toutes les lettres »³.

À cette croisée de l'intime et du public, que souligne le sous-titre de l'ouvrage, la correspondance devient un objet central pour l'histoire culturelle qui peut l'analyser comme pratique, en milieu carcéral par exemple où, comme le montre Amandine Guillard (« Las cartas de la cárcel: una forma alternativa de testimoniar durante y después de la última dictadura argentina », p. 63-78), le geste est déjà en soi signifiant. Il s'agit d'une pratique qui est un art, comme le savait bien Emilia Pardo Bazán dont le moindre écrit fut disséqué par la société de son temps (Dolores Thion Soriano-Mollá, « Emilia Pardo Bazán et l'art épistolaire », p. 33-44). Dès lors, le détournement des règles, l'effacement des limites strictes entre correspondance privée et lettre ouverte sont autant d'audaces en son temps, sous une plume féminine qui plus est, que d'autres grands auteurs auront à cœur de poursuivre par la suite. C'est cette même subversion des codes que l'on retrouve sous la plume de l'écrivain et poète mexicain Tomás Segovia, par exemple (Judite Rodrigues, « *Cartas cabales* de Tomás Segovia: radicalités critiques en toutes lettres », p. 79- 98). Ce faisant, Tomás Segovia montre également le paradoxe de la force littéraire et politique d'une forme qui, au XXI^e siècle, est réputée moribonde. Ou, du moins, l'évolution des supports a-t-elle fait voler en éclats ces normes strictes d'avant, ne serait-ce que formelles (l'en-tête portant l'identité de l'expéditeur,

¹ Cécile Dauphin, « Les manuels épistolaires au XIX^e siècle », p. 209-272 dans Roger Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 11.

² Santiago Ángel Saura, *Novísimo manual-epistolar: o colección completa de modelos de cartas, esquelas, memoriales, etc., para toda clase de asuntos y objetos: va añadido un ramillete de felicitaciones en verso para Pascuas, días y otros objetos*, Barcelona, Imp. y Librería de Estevan Pujal, 1849, p. 3 (s.n.). C'est moi qui souligne.

³ Roger Chartier, « Avant-propos » dans Idem, *La correspondance...*, *op. cit.*, p. 12.

la signature finale, incongrus dans un SMS par exemple), qui participaient aussi du cérémonial, établissant une complicité immédiate de l'expéditeur avec le destinataire, tout en offrant des paravents à la pudeur en train de se dévoiler.

Cette disparition annoncée de la lettre est au cœur de l'analyse que mène Sylvie Crinquand (« La correspondance privée, genre *humain* en voie de disparition ? », p. 17-32) sur un genre qui, selon elle, par ce qu'il a d'éminemment humain, survivra aux progrès du XXI^e siècle. À partir de l'exemple de la correspondance, récemment éditée, de François Mitterrand à Anne Pingeot, S. Crinquand montre comment le fait de publier une correspondance, initialement privée et avec un destinataire unique, en la révélant au grand jour, en la rendant soudain publique, en multiplie le nombre de lecteurs jusqu'à un chiffre potentiellement illimité. Bien évidemment une correspondance privée dit toujours beaucoup du destinataire, quand bien même il ne serait lisible qu'en creux dans les lettres qui lui sont destinées. Elle engage tout son être dans un pacte de réciprocité qui, s'il est implicite, n'en est pas moins fort. Qui dit correspondance, dit échange, qu'il soit égalitaire ou non, car à toute lettre doit « correspondre » un autre écrit, un écrit de l'autre. C'est ainsi que, au cœur des attentes, peurs et frustrations de bien des écrivains républicains espagnols exilés, un lien se tisse par le fil de la plume, qui fait vivre encore, pour autant que ce soit possible, le rêve politique dont ils furent, à un moment donné, les hérauts, les chroniqueurs ou les témoins (Francisca Montiel Rayo, « Reflexiones metaepistolares en la correspondencia de los escritores del exilio republicano español de 1939 », p 45-62). Mais c'est aussi au nom de ce pacte que la publication, la « publicisation », pourrait-on dire, d'une correspondance privée engage toute la société dans laquelle elle advient. C'est, en dernière instance, la leçon morale à tirer de la mise au jour des milliers de lettres de prisonniers pendant la dictature argentine de 1976-1983 que présente A. Guillard. Par delà leur valeur de témoignages historiques et/ou personnels, ces lettres prennent à témoin la société argentine, nouvellement destinataire de ces écrits, et la somment de rendre justice, de ne pas oublier.

C'est sans doute un processus semblable qui rend si pertinent et efficace la forme de l'e-mail que donne Aramburu à sa nouvelle, à l'heure de dire les souffrances des victimes du terrorisme pendant les années noires de l'ETA (Natalie Noyaret, « *Informe desde Creta* de Fernando Aramburu : du récit intime à la dénonciation politique », p. 117-126). Et c'est ce qu'Isabel Pérez Montalbán mobilise dans ses *Cartas de amor de un comunista* où le moi lyrique, éperdu et perdu face à un monde où il n'a plus de repères, tente de se reconstruire dans la communauté de ses lecteurs, comme le montre très bien Carole Viñals (p. 101-116) qui souligne que « le genre épistolaire renforce le rôle du lecteur comme générateur de sens » (p. 115).

Le cinéma n'est pas absent de cet ouvrage et offre un support différent aux échanges épistolaires. La pellicule sur laquelle Albert Serra et Lisandro Alonso furent invités à « écrire » leur correspondance (Júlia González de Canales Carcereny, « Correspondencia fílmica entre Albert Serra y Lisandro Alonso: una íntima expresión estética », p. 161-170) suppose un processus proche de la publication a posteriori d'une correspondance privée, en ceci que la forme filmique rend public (mais, dans ce cas, dès l'abord) le contenu de l'échange. Cette « extimité », comme la nomme l'auteure en reprenant un terme forgé par Lacan, n'est pas accidentelle mais intrinsèque à l'aventure filmique à laquelle participèrent les deux cinéastes. Elle renforce encore cette implication des spectateurs-destinataires que Serra et Alonso décident de saisir, en les plongeant dans des formats, des codes, qui ne sont pas les plus habituels pour eux et les obligent à être également acteurs de cette correspondance pour qu'elle ne leur échappe pas. Le parcours que propose Xosé Nogueira (« Del mensaje en la botella a la botella virtual. Los modos epistolares en *Julieta* y *10.000 km* », p. 171-196) à travers la mise en scène de la correspondance – de la lettre à l'e-mail – au fil de plusieurs titres emblématiques du cinéma mondial le conduit à s'arrêter sur deux films espagnols récents pour

voir, finalement, comment l'échange par Skype réactive la correspondance, l'immédiateté creusant la distance entre émissaire et récepteur, au contraire de ce qu'on aurait pu penser.

Les variations introduites par les nouveaux modes d'échange sont analysées par Álex Marín Canals (p. 127-141) à propos du roman *Cicatriz* de Sara Mesa où se déploie une « poética del chat » qui, en parodiant les normes du roman épistolaire et du *bildungsroman*, ancre cette œuvre dans la littérature postmoderne. C'est probablement Manuel Vilas qui fait le plus voler en éclat les codes de la correspondance et les frontières des genres littéraires quand il ordonne à son lecteur *Listen to me* au moment où il met en scène ses échanges avec les différentes idoles de son panthéon personnel, de Marx au roi Juan Carlos, en passant par le Christ, d'abord sur Facebook, puis dans un format papier plus traditionnel (qui a effacé les interventions des lecteurs, correspondants supplémentaires et imprévus s'immisçant sans invite expresse dans cette correspondance). L'analyse de Blanca Riestra (p. 143-157) montre que l'interaction que Facebook permettait n'est, toutefois, pas indispensable au fonctionnement du texte puisque le genre épistolaire peut n'offrir qu'une des deux facettes matérielles de l'échange qu'il met en scène. Comme le rappellent Roger Chartier et Jean Hébrard, « Parce que, à la différence de l'agenda ou du journal intime, elle suppose un lecteur qui n'est pas celui qui écrit, parce que, contrairement à la parole vive, elle n'exige pas le face-à-face, la correspondance institue un ordre paradoxal qui est construction d'un lien social à partir d'un geste subjectif et singulier »⁴.

C'est ce lien, sans cesse renouvelé, que déclinent les 11 articles de l'ouvrage, répartis selon 3 axes (Correspondance et témoignage / De l'usage de l'épistolaire en littérature / Quand la correspondance envahit le grand écran) qui vont de l'histoire culturelle au cinéma, au gré d'un parcours riche que présente l'avant-propos en ouverture. Si les divers textes constituent un ensemble quelque peu éclaté, abordant des périodes (depuis le XIXe siècle de Pardo Bazán jusqu'à l'ultra-contemporain –le dernier film d'Almodóvar, de 2016), des aires géographiques (du Mexique de Tomás Segovia au Pays Basque d'Aramburu) et des types de scripteurs (des prisonniers politiques de la dictature argentine à la poétesse Isabel Pérez Montalbán) extrêmement différents, quelques lignes de force se dégagent. On soulignera tout d'abord l'évolution de la forme épistolaire, non seulement du fait de la technique qui relègue à une position subalterne la lettre traditionnelle au profit du courriel, des réseaux sociaux et de Skype, mais une évolution qui dit aussi une prise de conscience, celle de l'importance et de la force de la lettre. Ces vastes correspondances, que l'on publiait jadis comme des objets d'études littéraires, pour approfondir notre connaissance de l'intimité ou du travail d'écriture de tel ou tel auteur, sont devenues des témoins de leur temps : non seulement leur valeur dépasse amplement ce qu'elles donnent à connaître de leurs auteurs, puisqu'elles nous parlent tout autant de la société où elles s'échangent, mais surtout, elles impliquent le public, ce nouveau destinataire soudainement advenu. Par sa lecture, il s'engage et devient acteur du contenu des missives qu'il réactualise.

On retrouve là, sans grande surprise sans doute, des mécanismes à l'œuvre dans toute production littéraire, ce qui explique peut-être l'affinité particulière qu'entretient la lettre avec la littérature au point d'en devenir un élément structurant. De ce fait, il était sans doute inévitable également que, dans une démarche que le postmodernisme ne renierait pas, la littérature fasse bouger les lignes de cette correspondance, hybridant le genre, le déconstruisant. De ce point de vue, les analyses de S. Crinquand, J. Rodrigues, C. Viñals et Á. Marín Canals sont particulièrement éclairantes. Cet engagement du lecteur, même inconscient, me semble très visible dans l'effort permanent que fait Amandine Guillard pour théoriser au maximum l'analyse du contenu des lettres des prisonniers et prisonnières argentins, comme si elle cherchait à mettre à distance la force brute de ces bouts d'intimité qui

⁴ Roger Chartier et Jean Hébrard, « Entre public et privé : la correspondance, l'écriture ordinaire », p. 451-458 dans Roger Chartier (dir.), *La correspondance...*, *op. cit.*, p. 456. C'est moi qui souligne.

obligent tout lecteur actuel à prendre parti dans le processus de reconstruction historique de la mémoire dans l'Argentine d'aujourd'hui.

C'est également parce que les analyses qui peuvent être faites de ces correspondances, qu'elles soient l'objet de spécialistes de littérature, d'histoire ou de cinéma, nous parlent aussi de nous que toutes ces lettres constituent des objets d'étude dont l'intérêt ne semble pas devoir s'épuiser.